

Se tenir au milieu des restes

René Lapierre, *Pour les désespérés seulement*, Les Herbes rouges, 2012, 141 p.

Anne-Renée Caillé

Number 302, Winter 2014

Rétro, les classes sociales ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70552ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caillé, A.-R. (2014). Review of [Se tenir au milieu des restes / René Lapierre, *Pour les désespérés seulement*, Les Herbes rouges, 2012, 141 p.] *Liberté*, (302), 58–58.

Se tenir au milieu des restes

René Lapierre inventorie le présent pour trouver la force de durer.

ANNE-RENÉE CAILLÉ

Dans son dernier recueil de poésie, *Pour les désespérés seulement*, l'essayiste et professeur René Lapierre pose un regard tourmenté sur les ruines et les tragédies de l'histoire qui ne peuvent être rachetées. Le poète s'inscrit dans un héritage depuis le titre qu'il emprunte à Walter Benjamin : «Pour les désespérés seulement nous fut donné

l'espoir», phrase tirée de l'essai écrit en 1922 par l'auteur allemand, «*Les Affinités électives* de Goethe». Même si Lapierre sabre l'espoir, il serait mal venu de n'y lire que du cynisme. Tel le chiendent, la «pire mauvaise herbe», le souvenir étend ses rhizomes, se multiplie et résiste.

Lapierre propose des poèmes en vers libres qu'il entrecoupe régulièrement d'extraits d'un manuel de la flore québécoise datant de 1931. Non seulement sa propre poésie révèle une alternance entre des tons et des registres à la fois confidents, violents, historiques et politiques, mais il y a aussi cette *poétique botanique*. Elle-même doit être scindée, car si la nomenclature binominale latine a un aspect très littéral, rigide et réglementé par des procédures, les descriptions de certaines espèces, tirées du manuel, ne sont pas sans délicatesse lyrique :

Où étais-tu hier, et tous les autres jours ?
Nous avons le prunier noir, ou sauvage
qui se charge en mai d'une masse de fleurs
d'un blanc si éclatant.

Les largesses
sont insupportables.

Devant le «sens inconséquent» des «fureurs» se tiennent, dans toute leur pérennité et leur stabilité taxinomique, l'aristoloche, la salicaire commune, l'ancolie, la chélidoine, l'acore aromatique... Ainsi, les espèces participent singulièrement à l'état des lieux que dresse René Lapierre, qui répète comme un leitmotiv «Est:»

Est : *la diclytrie ou dicentra*
famille des cœurs-saignants ;
[...] Est :
le poème au souffle retenu
sa tige de roseau mouillée comme
l'herbe, nue
complètement.
Est :
le bois tendre du négondo [...].

Le poète adopte-t-il alors une posture de nomenclateur ? Peu probable qu'il considère que sa pratique consiste à nommer et à classer selon un ordre et une méthode aussi systématique. Cependant, cette présence

signale peut-être une utopie d'organisation, comme si, a posteriori, le chaos créé par les hommes pouvait être harmonisé. À cet inventaire végétal s'ajoutent

des dépouilles et des massacres, car «les voix tendres des morts» «remontent comme d'un puits / d'une chambre», vers lesquels le poète se retourne. Il veut les entendre et les dévoiler ; sa parole tente d'exposer «ce qui reste». Sa visée est-elle rédemptrice ? La poésie, la littérature peuvent-elles racheter quelque chose ?

L'accumulation de tous ces démonstratifs («Est:», «Voici», «C'est») vise à insister sur le geste de nomination du poète qui se fonde au présent, pose ses forces agissantes contre celles, occultes, du passé. Plusieurs anges sont convoqués, mais celui auquel nous pensons est l'Ange de l'Histoire que décrit Benjamin et que nous associons à la figure poétique chez Lapierre ; il regarde les ruines, ne peut en détacher son regard, mais une force le tire malgré tout : on ne sait pas s'il s'éloigne du poids des ruines pour aller vers un «avenir» plus lumineux. À dire vrai, il ne s'agit peut-être pas ici de marcher vers l'avenir, mais d'être dans le présent («Est: / le temps présent / divisé en égales parties / de sens et de non-sens [...]»). Il n'est pas

étonnant que l'auteur cite un extrait de l'Apocalypse («*je me suis enrichi*»; «*je vais te vomir de ma bouche*») puisque, dans le texte du Nouveau Testament, Jean se retourne vers la «voix» divine qui lui révèle qu'il doit écrire «le présent et ce qui doit arriver plus tard» (1, 19). Le poète écrit surtout ce qu'il a vu et voit maintenant à travers ces événements, mais il n'est pas seul, les «nous» qu'il utilise se faisant de plus en plus insistants : «Nous nous rappelons», «Nous n'avons pas oublié», ou bien «vous tous honteusement contre nous / retournés.»

Il y a de cette force dans le recueil de Lapierre qui se heurte à l'amertume et à la rancœur. En 2011, dans son essai *Renversements*, il écrivait : «Nous avons commencé par perdre la mémoire. Nous l'avons remplacée par des souvenirs. Nos garages débordent. Nous sommes inconsolables. Reprenons.» Se manifeste une tristesse dans

La poésie, la littérature
peuvent-elles racheter
quelque chose ?

la persévérance, la tension est continue. Le titre l'annonce sans détour, presque à la façon d'un avertissement : il faudra se faire solidaire du poète pour consommer le désespoir qu'il transmet.

Dans la dernière section du livre, «Envoi», un laisser-aller est ressenti par le lecteur qui voit aussi apparaître, dans toute sa discrétion, une énonciation à la première personne du singulier :

C'est bientôt fini
Je quitte mon épave. Je sors
de mon cri, je me destitue
de moi-même

Ici se séparent
mes restes.

Si, plus tôt dans le texte, il était question des «restes» historiques souvent difficiles («humanité violente / assaillie, spoliée, violée»), à la fin il est question d'une dispersion de «restes» plus intimes, jusqu'au morcellement total du sujet. Ce qui devait être dit l'est, ce n'est peut-être pas rédempteur, mais sans conteste libérateur. **L**